

L'homme et son double *100% bio* de Claude Fortin

Pierre Barrette

Numéro 116-117, été 2004

Le grand malentendu : le point sur le cinéma québécois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/758ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barrette, P. (2004). Compte rendu de [L'homme et son double / *100% bio* de Claude Fortin]. *24 images*, (116-117), 24–24.

L'homme et son double

par Pierre Barrette

Les films de Claude Fortin semblent à peu près les seuls dans le paysage cinématographique québécois à mériter le titre souvent galvaudé de *docu-fiction*; en effet, dans la mesure où tout y apparaît à la fois absolument vrai et absolument faux (l'identité des personnages aussi bien que la mise en scène, le jeu des « acteurs », le récit), on se trouve comme spectateur à ne plus savoir très bien sur quel terrain on avance. Non pas que ces films alternent entre fiction et documentaire (comme par exemple *Au temps des Menier*, de Jean-Claude Labrecque), pas plus qu'ils

ne subordonnent une forme à l'autre (*La moitié gauche du frigo*, où la fiction absorbe éventuellement la partie documentaire); ici, documentaire et fiction agissent simultanément, échangent leurs procédés, se jouent de nos attentes, se nourrissent l'un l'autre selon un dispositif qui remet en cause tout autant la *vérité* documentaire que le *mensonge* fictionnel. Cela était certainement vrai du *Voleur de caméra* et de *L'autobiographe amateur*, mais dans *100 % bio*, le procédé atteint un degré de pertinence et de complexité qui surpasse tout ce qui s'est fait jusqu'ici

dans ce registre. Les choses se passent comme si la fiction venait, après le travail documentaire, fournir au matériau récolté une forme qui en organise le sens, de telle sorte qu'on ne peut plus ignorer l'endroit d'où le film parle. C'est la part de fiction assumée par l'auteur qui est génératrice de distance, et non pas l'inverse comme on s'y attendrait. En ce sens, Fortin se présente comme une espèce de Perrault postmoderne qui aurait tiré les vraies conséquences des débats sur le rapport entre fiction et documentaire.

Profondément contemporain, Fortin l'est parce qu'il assume le fait que la réalité passe aujourd'hui par sa mise en scène dans les médias. Il n'essaie pas de s'y soustraire en retrouvant derrière l'image une vérité plus profonde, un réel encore intact; au contraire, il s'intéresse au processus lui-même, à ce qui fait de notre environnement un monde saturé par le réel second. Cette idée est très bien rendue dans une des premières séquences du film, où Fortin met en scène sa rencontre décisive avec le sujet de son film; assis devant la télévision où il zappe à la recherche d'une émission à regarder, il s'arrête tout à coup sur une info-pub de casseroles qui met en vedette Serge Laprade. Cette image d'une ancienne vedette de la chanson et du petit écran réduit, pour vivre, à faire ce travail alimentaire jugé par tous comme un peu dégradant (la blonde de Fortin qui passe par là lui dira d'ailleurs: « Tu regardes vraiment n'importe quoi »), servira de déclencheur et donnera le goût au réalisateur de découvrir comment il est possible d'en arriver là. On ne pourrait plus clairement établir dès le départ le rapport singulier qui lie l'observateur à son objet: l'accès privilégié à la réalité dont dispose le jeune



Un film où tout apparaît à la fois absolument vrai et absolument faux.

auteur passe par la télévision et les médias en général, environnement dans lequel il baigne depuis l'enfance et qui surdétermine largement son regard. Avant d'être le sujet d'esprit, de chair et d'os qu'il deviendra grâce au film (un être 100 % bio), Laprade n'est qu'une image, une figure seconde à travers quoi est évoquée pour l'auteur une certaine idée de la culture.

Mais si Serge Laprade n'était qu'un prétexte à parler de la télévision, de la culture populaire et du peu de mémoire que conservent les institutions de ceux qui y brillèrent jadis, la démonstration resterait un peu didactique (ce que n'évitait pas toujours Fortin dans

son premier film): ce qu'on découvre plutôt ici, c'est un Laprade au discours articulé et intelligent, un homme capable de revenir sur lui-même et de contribuer – il cosigne d'ailleurs le film – à une réflexion pertinente qui se construit à vif, devant nos yeux et, comme spectateur, on comprend bien tout ce que cela lui coûte à l'orgueil et à l'amour-propre. La même radioscopie aurait pu se construire à partir du point de vue extérieur et détaché du cinéaste, et on imagine alors toutes les ressources de cynisme qu'il eût fallu y consacrer. Au contraire de cela, tout le film travaille à redonner au personnage sa dignité et son humanité et, dans

un même mouvement, à démontrer la mécanique des médias qui tendent à déréaliser leur objet. Il en résulte une œuvre qui va au-delà de l'anecdote et ainsi construit subjectivement le portrait d'un homme auquel la chance est donnée de mettre en perspective, contre toute espèce de réductionnisme, l'épaisseur d'une vie. ◀

Québec 2003. Ré. et mont.: Claude Fortin. Scé.: Fortin et Serge Laprade. Ph.: Jacques Leduc. Int.: Serge Laprade, Claude Fortin, Gaston L'Heureux, Michel Mongeau, Brigitte Lacasse. 100 minutes. Couleur. Prod.: Brigitte Lacasse (Les films du Ressac et Les Prod. De la petite Gibouille). Dist.: Cinéma libre.